

STATU QUO

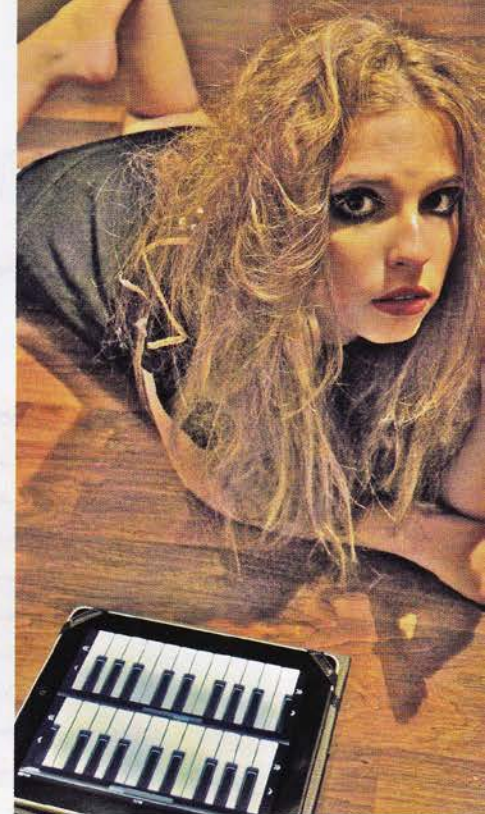
Il y aurait tant à dire sur l'absence de considération pour la musique en France, si l'on entend par « musique » autre chose que, mettons, l'éphéméride « pop-indé qui passe à la télé », un certain rock alternos bien de chez nous, l'eurotechno post-French Touch ou les calamiteuses chansonnettes d'un énième sous-Gainsbourg estampillé talent FNAC...

Par Julien Bécourt

Photo : Rémi Schapman

On rêverait que la musique française ne soit plus subordonnée à cet insupportable « indice de confiance » médiatique qui prévaut sur tout esprit critique et culmine dans l'affligeant spectacle de pantins carriéristes qui savourent leur triomphe sitôt programmés au *Grand Journal*. Grand mal lui en fasse, la majorité des français ne perçoit la musique qu'à travers le prisme de prescripteurs « tout public », peu enclins à jouer les défricheurs, et se sent exclue dès lors qu'on s'aventure sur des terrains moins balisés. Problème majeur : le public comme la critique musicale, dont la complicité avec le consumérisme culturel fait peine à voir, ne s'oriente qu'à travers les petits soldats d'une industrie complètement à la ramasse, embourbée dans son chauvinisme hexagonal et son avidité pour la réussite professionnelle. Beau pays victime de son inculture, de son désintérêt pour ce qui est différent (tout ce qui n'est pas glamour ou *successful* est invariablement relégué aux marges et voué aux gémonies des médias dominants),

incapable de faire preuve de curiosité et d'ouverture d'esprit, la France rame loin derrière le reste du monde, se repliant sur la franchise « musique populaire de qualité » qui témoigne surtout d'une incapacité à s'universaliser. La France sera-t-elle un jour à même de comprendre que les mouvements musicaux les plus cruciaux sont rarement le fait d'une aristocratie du show-biz téléguidée par des requins de la com', mais bien d'une minorité d'activistes et de dissidents souterrains qui font feu de tout bois ? Pour une poignée d'aristocrates qui se donne les moyens de réussir, combien de groupes obscurs vivent la musique comme un sacerdoce, se coltinant d'interminables tournées déficitaires ? Comment expliquer que d'innombrables artistes français gravitant dans l'underground, peu enclins à séduire le mainstream, produisent une musique passionnante qui passe sous le radar du public français, à l'exception de quelques niches-malgré-elles ? Comment expliquer, à l'inverse, que les quelques groupes buzzés du moment s'appliquent à faire un copier-coller du passé (krautrock et postpunk ont ces temps-ci les faveurs de la *fashionista*) avec près d'un demi-siècle de retard et l'innovation en moins ? Le fossé qui sépare les passionnés de musique - fréquemment eux-mêmes acteurs de la scène musicale -, du consommateur passif semble s'être creusé à tel point que le moindre artiste dont les ventes plafonnent à 500 exemplaires est invariablement soupçonné d'élitisme. Dans un tel contexte, difficile de faire partager sa passion pour des musiciens singuliers et méconnus, peu soucieux de rencontrer un succès populaire, sans être à son tour taxé de snob ou de communautariste, épithètes les plus prisées des trolls en verve sur les forums du Net. Comment faire comprendre que l'intérêt pour la musique implique une dévotion de chaque instant, une curiosité à toute épreuve pour ne pas tomber dans la *blasitude* (difficile de ne pas l'être quand on est quotidiennement inondé de promos sans intérêt), qu'il est le reflet d'une trajectoire individuelle, d'un engagement viscéral et peut parfois être l'affaire d'une vie entière à l'affût de merveilleux objets-vinyles ou à passer des heures entières à écumer les sites de labels *artysanaux* ? Comment



transmettre cette notion de désir qui consiste à contourner la marchandisation de la musique pour découvrir dans sa boîte aux lettres une cassette ou un disque venu de pétaouchnock et diligemment payé via *Paypal* ? Quel journaliste en France s'implique aujourd'hui dans un tel processus DIY privé de tout intermédiaire ? Il semblerait que le secteur musical, dans son affiliation à une certaine forme de contre-culture, n'entre pas dans le patrimoine génétique du français, toutes classes sociales confondues. C'est un fait, la France a plus souvent eu coutume de suivre l'air du temps que de l'anticiper. Symptôme sociologique ? Éternels ploucs ou dandys bourgeois, la majorité des musiciens français est plombée par son désir de plaire à tout le monde - de son voisin de palier à la caste la plus branchée -, castrée par sa velléité de réussite et complexé par ses voisins européens, autrement plus à la pointe. Par miracle, on voit germer depuis quelques années une nouvelle génération plus à même de se tenir informé et de se forger sa propre opinion par le biais des blogs, de *Myspace* et des réseaux sociaux. C'est sans doute là que se lit l'avenir de la scène française, enfin délestée de sa chape de plomb. Vous voulez des noms ? Pas de souci, on y revient comme il se doit dans le prochain *Chro*.